

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 15 Décembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Le grand opéra se tait. Les partitions de Mozart, Halévy, Meyerbeer, Rossini, etc., restent dans les cartons. M. Bovier-Lapierre paie son tribut à notre climat, et son indisposition nous prive des œuvres des grands maîtres et de la présence de M. Marthieu et de M^{mes} Rey-Balla, Bourgeois et Camille de Maësen. — Espérons que bientôt notre ténor nous sera rendu et que nous pourrons l'applaudir comme d'usage, en compagnie de la phalange artistique que nous venons de nommer !

En attendant, nous avons l'opéra-comique, et nous ne devons pas trop nous en plaindre, puisque ses interprètes sont M. Achard et M^{lle} Léontine de Maësen, artistes pour lesquels nous avons épuisé les phrases élogieuses de la langue française. Nous ne savons donc pas comment vous dire le plaisir qu'ils ont procuré aux nombreux auditeurs qui se pressaient aux représentations de *Don Pasquale* et de *la Dame Blanche*, et qui traduisaient leur satisfaction par des applaudissements prolongés. — Pour être juste, nous devons dire qu'ils étaient dignement secondés par MM. Marthieu, Filliol, M^{mes} Quesnet et Gourdon. — M^{lle} Willème mérite une mention spéciale pour la manière dont elle joue et chante le rôle de Jenny dans le chef-d'œuvre de Boïeldieu.

Mercredi, nous avons eu la 1^{re} représentation de *Maître Pathelin*. Nous nous réservons de revenir, dans notre prochain numéro, sur le sujet de cet ouvrage qui a tant de fois égayé nos pères, alors qu'il n'était qu'une comédie, et sur la musique vive, légère et spirituelle dont M. Bazin l'a enrichi depuis qu'on l'a transformé en opéra comique. — Aujourd'hui nous nous contenterons de dire que M. Ismaël y a trouvé un digne pendant du succès qu'il a obtenu dans *Rigoletto*. Il est impossible de déployer plus de science de

comédien et de chanteur que ne l'a fait M. Ismaël dans le rôle de l'avocat Pathelin. — Quoique ce rôle soit pour ainsi dire l'âme de l'ouvrage, nous ne devons pas passer sous silence le talent avec lequel les autres rôles ont été tenus par MM. Gustave, Julien, et M^{mes} Léopoldine, Quesnet et Gourdon. — Tous ces artistes ont concouru à rendre l'exécution irréprochable, et ont mérité les applaudissements qui les ont accueillis pendant cette représentation.

La reprise de *Maître Pathelin* était accompagnée de la première représentation de *Flamma ou une Fille du Diable*, ballet fantastique. C'est là un succès que M. Justamant peut ajouter à ceux qu'il compte déjà, et la liste en est longue. — La mise en scène de *Flamma* est des plus splendides, et nous a permis d'applaudir une nouvelle toile qui fait le plus grand honneur au pinceau de M. Devoir. — Les danses, qui sont réglées avec cet art auquel nous a habitué M. Justamant, ont fourni à M^{lles} Dor, Bertin et Girod, et à MM. Vincent et Lamy, l'occasion de faire applaudir une fois de plus leur talent si gracieux et si correct.

L'affiche annonce, comme très-prochaine, la reprise de *Linda de Chamouny*, opéra comique en 3 actes. Puis viendra celle du *Maçon*, et de plusieurs autres ouvrages. — Comme on le voit, la direction de nos théâtres n'est pas inactive, et si le succès l'accompagne, elle le mérite certainement par le zèle qu'elle apporte à varier nos plaisirs.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Rien ne s'opposerait certainement à ce que nous tinssions les promesses de notre dernier numéro, en vous parlant longuement de *Rédemption*. — Nous raconterions d'abord la pièce; puis, après avoir analysé les intentions de l'auteur, discuté le caractère des personnages et convenablement apprécié le talent des interprètes de l'œuvre, nous terminerions ce compte-rendu en donnant au public le conseil d'aller au plus vite admirer ce nouveau chef-d'œuvre de M. Octave

Feuillet, — conseil inutile, à en juger par l'affluence de spectateurs qui, toutes les fois que *Rédemption* a été jouée, se sont empressés d'accourir. — Mais n'étant que chroniqueur par intérim, nous préférons vous parler de ce que nous avons vu.

Mimi-Bamboche, ce roman d'aventures en cinq chapitres, n'est pas près de disparaître de l'affiche. — Si quelques-uns, trop timorés, ne tiennent pas en grande estime les pièces où trônent ces demoiselles, ceux qui aiment le rire franc et vrai, ceux qui sont épris de gaité sonore seront heureux de voir dans *Mimi-Bamboche* MM. Lamy, Martin, Berlingard et Gabriel, et M^{mes} Lamy, Michon, Anna, etc., dépenser pour eux en prodiges les trésors de leur bonne humeur inépuisable et de leur excentricité plaisante.

Notre ville a été traitée en privilégiée par M. Bosco fils. — C'est au théâtre des Célestins que ce prestidigitateur s'est montré pour la première fois à un public français. — Héritier d'un nom plus qu'illustre dans les fastes de l'escamotage, M. Bosco, après avoir parcouru l'Europe, a voulu venir demander à la France cette consécration solennelle qu'elle donne à tous les talents, à toutes les renommées.

Dire les choses merveilleuses que M. Bosco, sans instruments, sans appareils compliqués, déroule sous nos yeux est une entreprise aussi difficile que vaine. — On y va, on regarde, on ne comprend pas et il ne reste plus qu'à applaudir. — C'est ce que font les spectateurs chaque soir où il sont conviés à ce spectacle attrayant. — Pour ne choisir qu'un exemple entre mille, nous vous dirons que M. Bosco fait visiter des verres posés sur un plateau ainsi qu'une carafe pleine d'eau et, sur la demande des assistants, la carafe verse du vin, du lait, de l'encre, etc. — Avis aux marchands de vins; il y a là un secret à exploiter; mais, parbleu! n'ont-ils pas depuis longtemps mis en usage ce procédé?

CAUSERIE PARISIENNE.

En vous souhaitant le bonsoir samedi dernier, je me promettais de vous raconter certaine histoire et d'assister ensemble à la résurrection de *la Dame aux camélias* au Gymnase, mais les grands théâtres en ont disposé autrement, et avant mon histoire, avant notre promenade au boulevard du crime, il nous faut revenir à l'Odéon.

C'était fête jeudi dernier, et devant une salle comble, *l'oncle Million* a livré sa bataille au succès. M. Louis Bouilhet, l'auteur, est un poète et un poète de grand mérite; certes ses vers sont frappés au bon coin et plusieurs fois nous ont causé dans la soirée ces douces émotions que ne peuvent faire éprouver les situations forcées d'un mélodrame et les cris déchirants poussés chaque soir sur les théâtres du boulevard. Plusieurs fois nous avons admiré ce parfum de bon goût, cette honnêteté de bon aloi qui règnent dans toute la pièce et qui prouvent que l'auteur n'a pas encore souillé sa lyre en chantant les courtisanes et leurs interlopes amours; mais il faut le dire aussi, si M. Louis Bouilhet a obtenu un beau succès de littérature et de poésie, il n'a pas aussi bien réussi pour ramener chaque soir un public enthousiaste à l'Odéon.

Je suis bien certain même que la plus piètre féerie du Cirque impérial, ou bien encore le plus mauvais drame de la Gaité seront mieux goûtés que *l'oncle Million*.

Un jeune désœuvré de Carpentras est poète; son père et le père de sa future veulent contrarier sa vocation, mais l'oncle Etienne, l'oncle Million l'approuve et l'encourage; au cinquième acte, le père et le beau-père comprennent qu'avec un million d'héritage on peut bien adresser des odes à la lune et consentent au mariage des deux amoureux. Passe encore si l'oncle Etienne n'aimait pas la poésie, devant un déshéritage d'un million, père et beau-père pourraient dire au poète qu'une chaumière est quelquefois trop froide en hiver, trop chaude en été, et que l'on ne vit pas toujours d'air et de chansons, mais avec cinquante mille livres de rente on ne va pas à l'hôpital, et l'on peut bien se permettre ses fantaisies, même celle d'être poète.

Ne nous abandonnez pas, cher poète, au milieu de notre siècle d'agiotage et d'argent; les natures grandes et généreuses comme la vôtre sont malheureusement bien trop rares aujourd'hui, pour qu'il vous soit permis d'en priver vos contemporains. Offrez-nous à quelques jours un recueil de jolis vers comme vous les faites, un

bon et précieux livre comme nous n'en voyons plus; alors, mes chères lectrices, je vous prierai de le patroner dans vos réunions intimes; ce sera, à coup sûr, un cadeau pour lequel vous remercerez l'auteur.

Tisserant a su rendre très-sympathique le rôle de l'oncle Etienne, figure franche et ouverte, cœur excellent; nous ne lui saurons que peu de gré d'être aussi indulgent pour son coquin de neveu, car il n'a eu qu'à transporter son caractère sur la scène.

M^{me} Thuillier est toujours M^{me} Thuillier, c'est-à-dire une charmante comédienne. Mais félicitons sincèrement M^{lle} Ramelli des belles espérances qu'elle nous promet, des bonnes soirées qu'elle nous donne dans le rôle de M^{me} Dufernay. Inconnue la saison dernière, célèbre aujourd'hui, cette intelligente artiste nous a prouvé une fois de plus que le talent sait parfaitement tenir sa place au grand jour, et que les écoles avaient encore du cœur et du goût, quoi qu'on dise. M^{lle} Ramelli dit bien les vers, parce qu'elle les sent, parce qu'elle s'identifie avec la pensée de l'auteur; c'est encore une comédienne de la grande école, mais pourquoi deviennent-elles si rares? Ajoutons encore Kime et Febvre, deux comiques de bonne compagnie, qui égaient par leur grand sérieux, et nous comprendrons que tous les gens de goût iront à l'Odéon admirer la poésie de l'auteur, le talent des acteurs; en face de ces deux circonstances atténuantes, ils oublieront un peu la pièce.

Revenons maintenant sur nos pas, car il faut nous arrêter à l'Opéra-Comique, je veux vous conter les malheurs du roi Barkouff et les chagrins de M. Beaumont, le directeur de céans.

Le Roi Barkouff est un opéra d'Offenbach, le *gellatore* arrêté pendant six mois par la censure. Après de nombreuses répétitions, il fut de nouveau mis à l'étude et les rôles distribués: à M^{me} Ugalde, on confia le plus important. La pièce marchait à merveille, et déjà M. Beaumont rêvait un succès, succès d'argent et de dilettantisme, lorsque Offenbach égara son mauvais œil sur M^{me} Ugalde. La célèbre cantatrice tomba malade; Offenbach vint auprès de M. Beaumont déplorer ce malheur, et voilà M. Beaumont qui chancelle sur son trône; le trône se raffermir, la maladie de M^{me} Ugalde s'aggravait, on engagea M^{lle} Saint-Urbain pour la remplacer. Les répétitions reprennent avec grand espoir; cette fois on annonça les répétitions générales, on sacrifia toute une soirée à l'une d'elles; la foule impatiente put lire sur l'affiche la première représentation, et la veille

de ce grand jour, M^{lle} Saint-Urbain tombe malade.

On dit tout bas qu'Offenbach n'ose plus regarder personne jusqu'à la première représentation; mais ce que nous savons et ce que nous avons pu constater cette semaine, c'est que M. Beaumont voulant faire patienter son nombreux public, lui sert chaque soir quelques-unes des plus riches perles de son érin.

D'abord une nouveauté, un petit acte, *l'Éventail*; une reprise, *la Perruche*; une jolie pièce, qui restera au répertoire, *le Docteur Mirobolan*; un charmant conte de nos jeunes années, *le Petit Chaperon rouge*, avec Montaubry, Warrot-Crosti, M^{me} Faure-Lefebvre, Lemercier, que sais-je? Ah! si, avec Berthelier, le plus désopilant, le plus abracadabrante comique de nos scènes lyriques. Il est de Lyon, je crois, et Lyon peut se vanter d'avoir commis le plus grand criminel de la terre.

M. D'AMBLERIEUX.

(La suite au prochain numéro.)

CERCLE MUSICAL.

Toujours même foule empressée dans la magique salle des concerts; même habileté prodigieuse de la part de M. Cazeneuve. Rien ne peut se comparer à la dextérité plus qu'impossible de notre étonnant prestidigitateur.

— Vous ai-je parlé de *la Pluie d'argent*? En tous cas, vous irez la voir encore; — la plus grande simplicité s'unit à la plus grande difficulté, pas d'explications admissibles. Là, devant vos yeux ébahis, le magicien envoie ses mains vides dans la transparence de l'air, et il en retire à chaque fois des pièces de cent sous magnifiques, très-palpables et très-bien frappées. — L'air se transforme en argent. Que vous dirai-je?...

Pour mon compte, je me souviens d'une transmutation inverse des plus inconcevables. Un jour de cet automne....., j'eus l'idée de faire emplette d'un magnifique bracelet, pour l'offrir à la plus gracieuse de nos aimables lectrices. Dans cette intention fort louable, je me rendis chez M. M^{***}, le plus riche de tous les orfèvres de notre ville. En ce moment, un jeune monsieur d'une figure très-distinguée se présente au magasin, accompagné d'une très-charmante dame, doucement appuyée sur son bras. Notre gentilhomme désirait doter sa belle compagne d'une fort jolie montre de Neuchâtel qu'elle convoitait depuis quelques minutes. L'orfèvre s'empresse d'ouvrir une grande armoire fermée de trois serrures, d'en sortir un coffret bien scellé, et de l'ouvrir. Ostupéfaction! ô surprise des surprises!

— Savez-vous ce que ce coffret contenait ?
Devinez ! — Je vous le donne en mille. — Vous n'y êtes pas...

— Eh bien ! vous connaissez la coiffure classique de nos vieux Normands, comme de nos fines et coquettes Normandes....

— Comment !

— Oui, monsieur ; de superbes casques à mèches de toutes grandeurs et d'une blancheur immaculée reposaient mollement dans l'acajou. La figure de l'adepte de saint Éloi s'allonge, elle reflète la teinte mate des casques inoffensifs qui flamboient à ses yeux ; il ferme le coffret avec désespoir ! L'acheteur sourit et dit à l'orfèvre : Mais, monsieur, donnez-nous le temps de faire notre choix ; ces montres sont de toute magnificence. — Comment ! quelles montres avez-vous vu dans ce maudit meuble... Très-certainement, regardez mieux vous-même. Le coffret ouvert de nouveau, offre à nos yeux les bijoux les plus éblouissants. — Allons, tranquillisez-vous, cher monsieur, — mettez cette montredans son écrin et me l'envoyez, voici ma carte. — Inutile de redire le nom que contenait ladite carte.

Pour en revenir à nos merveilleuses soirées, la sybille Ernestine est plus que jamais la plus attrayante démonstration de la science magnétique. Une des nombreuses expériences de ces soirées est plus concluante que tous les arguments de tant de poudreux volumes. Avec cela, cette gracieuse affabilité du magnétiseur est en harmonie parfaite avec la physionomie expressive de la somnambule et sa docilité remarquable.

LOVE.

M^{lle} WERTHEIMBER ET SA DINORAH.

A l'Opéra-Comique, M^{lle} Wertheimber vient, dans *le Pardon de Ploërmel*, de reprendre, avec un immense succès, le rôle créé par M. Faure. A ce propos, j'emprunte au feuilleton de M. Fiorentino, l'anecdote suivante, très-spirituellement racontée :

M^{lle} Wertheimber, dit Fiorentino, étudiait M. son rôle avec une ardeur incroyable. Ce n'était pas le jeu ni le chant qui la gênaient, elle nous l'a prouvé l'autre soir. « Mon premier air, se disait-elle, me va comme s'il était écrit pour moi, et le duo à boire, et les deux trios, et la romance..... Oh ! la romance fera courir tout Paris ! Un seul point m'embarrasse : c'est lorsque Hoël, ayant repêché Dinorah, la porte à bras tendus du fond de la coulisse et va la dé-

poser sur un banc placé à l'autre bout du théâtre. »

Et elle se mit à considérer M^{lle} Monrose avec une certaine inquiétude.

— Bah ! fit M^{lle} Wertheimber, si, de son côté elle travaille son rôle de Dinorah, comme moi celui d'Hoël, avant dix jours elle pèsera cinq ou six livres de moins. M^{me} Cabel était bien plus forte, et elle maigrit, elle maigrit au point qu'elle en était méconnaissable.

Aux répétitions, M^{lle} Wertheimber aborda sa camarade d'un air affectueux, mais scrutateur :

— Comment vous portez-vous, ma chère ?

— Bien, très-bien ! dit M^{lle} Monrose, trop bien : je crois que j'engraisse.

— Diable ! c'est qualité de créole, vous ne faites pas assez d'exercice.

— Au contraire, et telle que vous me voyez, je viens à pied du rond-point des Champs-Élysées.

— Vous êtes donc gourmande, et vous mangez des gâteaux, des brioches, de la crème, toutes choses fort nuisibles, ma chère, et qui épaississent le sang ?

— Moi, gourmande ! Je ne me nourris que de bouillons à l'oseille, de salade et de fruits.

— Mais, alors, vous dormez la grasse matinée ?

— Mille pardons, je me lève tous les jours à sept heures, et je ne suis jamais couchée avant minuit.

Désespérant d'entraîner sa Dinorah, M^{lle} Wertheimber ne songea plus qu'à la porter. Elle se fortifia par la gymnastique ; elle s'essaya d'abord avec sa mère, et la prenant dans ses bras, elle fit deux ou trois fois le tour de sa chambre. Mais la mère de M^{lle} Wertheimber est petite et mince. L'essai ne prouvait rien.

M^{lle} Wertheimber prit une excellente bonne normande, très-fraîche et très-solide. La première fois elle la souleva avec peine, la seconde elle la porta cinq ou six pas, la troisième elle la laissa tomber sur les reins.

— Mademoiselle, je vous donne congé, dit la bonne ; je suis entrée chez vous pour faire la cuisine, et non pour répéter vos rôles.

De guerre lasse, M^{lle} Wertheimber s'en fut chez son directeur, et lui dit :

— Monsieur, reprenez votre rôle ; jamais je ne pourrai le jouer.

— Et pourquoi, mademoiselle ?

— Parce que je n'aurai jamais la force de porter M^{lle} Monrose.

— Eh bien ! vous direz : « A moi Carotin ! »

et Sainte-Foy, qui est un bon garçon, vous aidera à la porter.

Voilà le seul changement qu'a subi le rôle d'Hoël, en passant d'un baryton à un contralto.

UNE VISION D'OUTRE-TOMBE.

(Suite. — Voir l'avant-dernier numéro.)

— Voyez, voyez ! poursuivit Jacobus avec le même sang-froid, voyez, à mes paroles, son regard trouble étinceler, ses lèvres blanches frémir ; observez la mobilité convulsive de sa physionomie. Il entend, il comprend et il s'irrite. Symptômes rassurants d'ailleurs...

Ma grand'mère, pâle et immobile, me regardait avec stupeur. On l'eût prise pour la statue de la femme de Loth. Tout à coup, elle porta sa main sur ses yeux et fondit en larmes.

— Mon pauvre enfant ! murmura-t-elle. Oh ! vous le guérirez, n'est-ce pas, Monsieur ?

Jacobus avait l'ouïe rebelle. Pour qu'il vous répondit juste, il fallait lui parler très-haut. Son oreille était une boîte à surprises, un piège où l'on pouvait, comme dans mon cas, par exemple, voir trébucher sa raison ; car le cher homme, très-têtu en sa qualité de savant, vous condamnait, non sur ce qu'on lui disait, mais sur ce qu'il entendait.

— Madame, il dort suffisamment, répondit-il à ma grand'mère, entendant sans doute qu'elle l'engageait à m'endormir.

— Ah ! ah ! ah ! fis-je en riant de colère triomphante, il est sourd ! il est sourd ! Au nom du ciel, grand'mère, délivrez-moi des extravagances de cet infirme. C'est à tort qu'on appelle sa maison une maison de santé, c'est la demeure de la folie....

Je voulus expliquer à la bonne femme comment j'avais été victime de l'infirmité scientifique et auriculaire du docteur, me répondant par une douche et une saignée à la demande que j'allais lui faire de la main de sa fille. Mais faible et trop vivement ému, je balbutiai ; mes lèvres, tremblantes de fièvre, morelaient les phrases, haïssaient les mots, brouillaient les syllabes ; m'irritant contre mon impuissance à formuler clairement mon réquisitoire, je devins incompréhensible. Le docteur m'écoutait, grave et impassible comme la science. Ma tentative de rébellion lui paraissait un nouveau symptôme d'aliénation mentale.

Ma bonne grand'mère pleurait. Elle se retira, bien persuadée que j'avais perdu la raison.

Néanmoins, le lendemain elle m'envoya son

médecin. Je le connaissais. Je l'accueillis comme un libérateur. Il m'examina, me questionna. J'avais recouvré le calme. Je répondis à ses questions avec une lucidité qui le surprit. Je lui racontai ma mésaventure. Il interrogea adroitement Jacobus et s'assura que le vieux savant avait réellement l'oreille infirme.

— Votre diagnostic vous a trompé, cher docteur, lui dit-il. Monsieur n'est pas malade, Dieu merci ! Je suis autorisé à le faire sortir de votre établissement.

Le sourire du dédain contracta les lèvres de Jacobus, l'éclair jaillit de ses yeux. Il me saisit la tête entre ses mains crispées, d'un geste si prompt et si impérieux que j'en demeurai étourdi.

— Voyez, jeune homme, dit-il à son confrère, est-ce là un crâne normal ? Ici est la *causalité* : le creux de la main ; ici la *combativité* : une loupe...

Ce disant il me pétrissait la tête et m'enfonçait ses ongles dans le tissu capillaire. Je pouvais croire qu'il me scalpait.

— Au diable, le sauvage ! dis-je en m'arrachant à son étreinte.

— Du reste, continua-t-il tranquillement, il n'est pas nécessaire de consulter cette carte en relief des facultés intellectuelles pour connaître l'idiosyncrasie du sujet ; il suffit de jeter un coup d'œil sur les traits de la face. Regardez.

J'avais le visage bouleversé par la colère et la douleur ; j'étais sur le point d'éclater. Cependant je me contins, de peur de fournir des armes contre moi.

— Vous m'avez fait mal, monsieur, dis-je le plus doucement qu'il me fut possible.

— Ce jeune homme n'est pas malade, répéta le médecin de ma grand'mère. Je l'emmène, docteur.

Jacobus ne dit plus un mot, ne fit plus d'objection. Sa pâle figure eût rappelé celle de Galilée devant le concile.

A ce moment, une voix suave et légère retentit sous la croisée de la chambre. C'était la voix de Caroline, de Caroline, que je n'avais pas vue depuis plusieurs semaines. Emporté par je ne sais quel vertige, je me jetai à bas du lit et courus à la fenêtre. Le médecin voulut me retenir. Je le repoussai et tombai sans force sur le tapis.

Cet élan avait été irréfléchi. La bête, comme dit de Maistre, avait agi avant que l'âme eût eu le temps de s'opposer à son impertinente tentative. Revenu à moi, je me possédai parfaitement. Je devais rougir et m'excuser de l'incartade. Mais le souvenir du frou-frou nocturne d'une robe de

soie me traversa l'esprit, et je me mis à divaguer comme Brutus, frappant le médecin qui voulait me reporter sur mon lit, et apostrophant Jacobus en insensé. J'obtins un succès extraordinaire ; le médecin reconnut hautement son erreur, et me déclara duement atteint d'aliénation ; le père de Caroline avait sa conviction faite ; il reçut la déclaration de son jeune confrère avec la modestie fière de la supériorité triomphante.

Je fus soumis à de nouvelles douches. Oh ! amour ! il faut que ton feu soit... bien grégeois pour avoir résisté au traitement hydrothérapique du docteur Jacobus ! On aurait dû lui envoyer l'incendie de Moscou à ce bon docteur, il l'aurait certainement éteint. S'il ne m'éteignit pas, il faillit, sur ma parole, me métamorphoser en triton ; tout le jour il me tenait dans l'eau, je sentais des nageoires me pousser aux pieds pendant que le déluge me tombait sur la tête. Cela dura quarante jours, comme dans la Bible, quarante jours de pluie, qui heureusement se trouvèrent séparés par autant de nuits — de soleil.

Je m'explique.

J'étais de la part de Jacobus et de sa famille l'objet de soins extrêmes. Or, chaque nuit, à minuit, à l'heure des revenants, j'entendais le frôlement féminin sus-indiqué, et je voyais, dans l'ombre noire de la chambre, se dessiner une ombre blanche.

— C'est elle, me disais-je.

Les premières fois je retins mon souffle, je voyais la flamme de mes regards sous mes paupières à demi-fermées, je pris l'attitude endormie d'Endymion visité par Diane. L'ombre regardait sur ma table de nuit s'il ne me manquait rien, préparait sans bruit mes breuvages, puis s'agenouillait au pied de mon lit, joignait les mains et priait.

— Caroline, dis-je une nuit, je vous aime !

L'ombre tressaillit, se redressa, et partit en sanglotant.

Elle revint la nuit suivante. Je feignis de rêver et lui adressai, sous le couvert du rêve, tous les dithyrambes amoureux en possession, depuis Adam, de faire palpiter le cœur des jeunes filles. Elle pleura, mais pleura à fendre l'âme.

— Chère Caroline, dis-je, ne pleurez plus. Je n'ai jamais été fou, grâce au ciel ! Je suis entré ici pour demander votre main, et je simule la démence pour rester près de vous, dans l'espoir de gagner votre amour, seul objet de mes vœux ! Pardonnez-moi cette ruse à la Sixte-Quint. Je vous aime ; puisque vous m'aimez, confiez nos intérêts à votre tante, et, si je suis fou encore, ce sera de bonheur !

Cette déclaration redoubla les pleurs de l'ombre, loin de les calmer. J'en fus surpris. Un de mes autres sujets d'étonnement, c'était la joie bruyante de Caroline pendant le jour. Cette jeune fille qui, la nuit, m'apparaissait comme un âme en peine, je l'entendais chanter et rire du matin au soir, avec un abandon et des éclats de gaieté si francs et si ouverts, qu'on ne pouvait raisonnablement lui supposer un chagrin. Je la voyais passer sous mes fenêtres et courir dans le parc, aspirant le parfum des plantes, la fraîcheur de l'air et l'ivresse de ses dix-huit printemps, plus étourdie et plus folle qu'une bacchante. Quand elle m'apercevait, elle détournait les yeux. Un jour, je la rencontrai dans un couloir de la maison ; elle s'enfuit à mon approche. Julie, au contraire, vint à moi, et me demanda, avec intérêt, des nouvelles de ma santé.

Caroline était grande, svelte et légère comme une sylphide. Elle avait la chevelure blonde et les yeux glauques de la Vénus-Anadyomène. C'était la personnification de la fantaisie heureuse, jamais une inquiétude n'avait peut-être obscurci son visage d'un rose éblouissant. Julie, brune et mélancolique, faisait encore ressortir l'air radieux de sa sœur.

Comparant la Caroline de la nuit à celle du jour, je pensai un moment que j'étais aimé d'une somnambule. Je ne pouvais croire à la dissimulation,

— Peut-être, me disais-je, vient-elle pleurer et prier au chevet de mon lit, sous l'obsession du cauchemar...

Impatient d'approfondir ce mystère, je la pressai, une nuit, de révéler notre amour à sa tante, — elle n'avait plus sa mère. — Sa tante vint me voir dans ma chambre. Je lui racontai avec une entière franchise ma première visite au docteur et les accidents bizarres qui l'avaient suivie. La digne femme me connaissait, elle connaissait ma famille, elle avait depuis longtemps deviné mon amour. Heureuse de mes révélations, elle me prit les mains avec amitié et me dit en souriant : « Comptez sur moi. » Le jour même, un changement eut lieu dans la conduite de Caroline. Je ne l'entendis plus ni rire ni chanter, je ne la vis plus courir dans le jardin. Elle marchait avec gravité. Sa joie d'oiseau paraissait envolée.

AMÉDÉE GOUET.

(La fin au prochain numéro.)

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.